

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

INFLUENCE DE LA FRANCE PAR LE CATHOLICISME.

CORRESPONDANCE DU LEVANT.

29 septembre 1845.

Suite et fin.

En second lieu, les sympathies générales des peuples pour la France l'autorisent à propager le catholicisme. Tous les gouvernements, il est vrai, sont exposés à se faire illusion sur l'artifice de la sympathie. Comme il n'en est pas qui ne se flatte, ou qui ne soit adulé sur ce point en mille occasions, chacun croit occuper la première place dans l'estime et l'affection des nations avec lesquelles il entretient des relations. Le gouvernement français doit être certain que le danger de cette illusion n'existe pas pour lui, du moins dans le Levant; car c'est surtout du Levant qu'il est ici question. Comme missionnaires, dépositaires de ce qu'il y a de plus intime dans les consciences, nous l'assurons qu'il y a partout un besoin d'aimer la France. Tous les jours, nous en recueillons de nombreux témoignages. Notre patrie est un aimant où convergent les cœurs nobles et bien faits; c'est le nord où l'aiguille de la boussole doit nécessairement se porter. De plus, ce sont toujours les personnes les plus honnêtes, et les plus distinguées qui manifestent pour elle plus de sympathie: ce qui est une donnée de plus pour le succès du concours de notre gouvernement à notre cause. Dans cette classe, sans nulle exagération, plusieurs aiment la France plus que leur propre pays: fait unique en ce genre, mais aussi évident que le soleil, et que nous vérifions à chaque instant. Nous ne nous arrêtons pas aux paroles, mais nous observons les physiognomies qui prennent un air de bonheur, de complaisance, de satisfaction, à tout ce qui rappelle la France. Dites-leur, par exemple, qu'une ambassade française a obtenu en Chine des garanties pour la vie et la liberté des Européens dans cette contrée, ou faites-leur connaître d'autres résultats avantageux à la France, on ne sait exprimer l'enthousiasme qui se produit par mille félicitations, mille actions de grâces envers la divine Providence, et par mille bénédictions qu'on invoque sur cette nation privilégiée. Oui, elle est privilégiée dans l'esprit de tous: instinct évidemment providentiel, qui invite la France à exercer la mission d'éclairer et d'unir, mission dont tous la croient chargée.

Toutefois, il importe de bien observer le caractère de cette sympathie, pour bien fixer le gouvernement français sur la question qui nous occupe. Elle est fondée sur la conviction où l'on est généralement que la France a le pouvoir et la volonté de faire du bien à tout le monde; qu'elle est l'instrument dont la Providence veut se servir pour répandre les bienfaits du christianisme et la vraie civilisation, et qu'elle a mission pour réparer les maux qui pèsent sur l'Orient, et pour régénérer ces populations. Allons plus avant: quoique chacun tienne à sa religion, le catholicisme paraît seul aux yeux de tous soutenir le christianisme; en sorte que toutes les sectes, honteuses de l'état de dégradation où elles sont tombées, regrettent le temps où elles étaient catholiques. Cependant, la haine contre Rome n'est pas éteinte. Les préjugés diminuent, mais ils subsistent. On voudrait s'unir, mais l'orgueil s'y oppose. Ils disent que vous avez raison, mais non pas qu'ils ont tort. En vérité, une religion est bien chancelante, lorsqu'elle n'ose plus se défendre, et qu'elle se borne à s'excuser. Pour mon compte, je n'ai jamais trouvé parmi les hérétiques et les schismatiques un seul homme qui n'ait osé dire que nous sommes dans l'erreur sur un seul point. Plusieurs même vont jusqu'à convenir que le schisme fut le crime des patriarches de Constantinople. En un mot, on voudrait être avec nous: mais Rome inspire toujours un peu de frayeur. Et c'est tout simple: on leur a tant rempli l'imagination des prétendues persécutions du Pape et des exploits de l'inquisition! ce dernier épouvantail grandit démesurément à l'aide de la faconde et de l'exagération orientales. Il faut un milieu pour la conciliation, et c'est la France. Puisqu'elle est catholique sans contrainte, par conviction, éclairée et libre, ils seront catholiques avec elle et comme elle. Telle est la situation des esprits par rapport à la France et à la religion qu'elle professe.

Quelle donnée avantageuse, quel beau champ ouvert à la France! Quelle influence à conquérir sans délai par une manifestation éclatante en faveur du catholicisme! Que le gouvernement français se déclare ouvertement pour la propagation de la vraie foi partout; elle triomphera infailliblement, et il sera béni mille fois plus qu'il ne l'est déjà. L'affection et la reconnaissance envers la France augmenteront au raison des efforts qu'elle aura fait pour faire renaître le catholicisme dans ces pays infortunés. Le bon sens des populations leur suffit pour discerner les deux genres de propagande qui

s'avancent à la conquête du monde. La propagande révolutionnaire, qui va semant l'impiété et l'anarchie, terrifie les esprits. Généralement abhorrée, elle aura peu de succès sur les masses qui ne lisent pas. Ses seuls prosélytes seront les cosmopolites qui abondent en Orient comme partout, et ceux qu'ils auront pervertis, nécessairement en petit nombre, parce que les masses veulent et aiment l'ordre et la religion. Mais on se plaît à considérer que la vérité gagne aussi du terrain. Chacun observe cette propagande bienfaisante; et la conviction commune est que la France en sera l'organe. Dites-nous donc, je vous prie, si le moment n'est pas venu pour elle d'engager la lutte? D'autant que les moyens à prendre sont tous bienveillants et pacifiques, comme la religion qu'ils doivent faire triompher.

Un autre signe évident que les peuples appellent la France à la défense du catholicisme et à sa propagation, est l'affliction profonde où les jette le silence de notre gouvernement à l'égard des vexations dont les chrétiens d'Orient sont l'objet en divers lieux de la part des Russes, des Turcs ou des Druses. Les récentes barbaries exercées par ces derniers contre les Maronites, ont sans doute été déplorées par nos ministres; mais l'Orient, ne connaissant pas les moyens qu'ils ont pris pour les réprimer, gémit de voir ces chrétiens sous l'oppression des Turcs, livrés à la fureur des Druses, sans que la France se déclare ouvertement pour eux. Pourquoi cette affliction? Pourquoi l'opinion que les Druses attaquent la France en attaquant les Maronites, et que ceux-ci ont dans notre gouvernement un vengeur et un sauveur? Pourquoi sont-ils regardés presque comme sujets de la France, et les Druses comme ses ennemis? Que faut-il de plus pour prouver à notre gouvernement que la Providence l'appelle immédiatement à l'œuvre? Oui, le moment est venu. Tous les yeux sont ouverts sur elle; tout le monde lui tend les bras. Elle sera accueillie avec enthousiasme, comme elle l'est partout où elle se montre. Voyez l'ambassade de M. de Lagrenée en Chine. Elle n'avait en vue qu'un traité de commerce. Sous tout autre rapport, elle devait naturellement inspirer peu de confiance, se présentant après l'expédition des Anglais, qui ont été décorés du surnom de *diables rouges*. Cependant, M. de Lagrenée est traité sur un autre pied que ces vainqueurs. On trouve très-justes toutes ces propositions; sa religion très-bonne, puisque, disent-ils, elle défend le mal et commande le bien; et aussitôt on lui concède la révocation de lois injurieuses contre les chrétiens et les Européens. Il obtient presque la liberté des cultes dans ce vaste empire: et le moyen après cela de ne pas proclamer que le ciel pousse la France à la régénération des peuples? et que notre nation est elle-même une brillante ambassade envoyée par le souverain de l'univers à toutes les nations pour leur porter des conditions de paix et leur enseigner les moyens d'en jouir?

3o Nous arrivons naturellement à notre troisième réflexion, qui est que l'impulsion donnée par la France au catholicisme doit, avec le temps, amener le règne de l'union politique, *lato sensu*, et de la paix universelle, en faisant leur juste part aux passions des hommes. L'union religieuse, s'étendant, se resserrant de plus en plus, l'union politique franchira peu à peu ses obstacles naturels, la barbarie, l'injustice, l'égoïsme. Les esprits soumis aux mêmes doctrines, les cœurs réglés par les mêmes préceptes, qui ne voient que l'uniformité de cœur doit s'ensuivre, et par conséquent la disposition à professer les mêmes principes politiques, à adopter les mêmes lois, et à faire disparaître, comme indigne de la grande famille, tout ce qui romprait l'uniformité? Alors les relations les plus intimes s'établiront entre les divers Etats. De même que tous les hommes auront, comme chrétiens, un but commun, une vie honnête ici-bas et une vie glorieuse ensuite; ainsi tous les gouvernements auront un but commun, la paix au-dedans, l'union et la bonne harmonie avec tous les autres, et tous se prêteront un mutuel secours pour maintenir cet équilibre qui est le problème de notre siècle.

Et pour rendre cette vérité évidente, que l'on remarque un fait qui se réalise en plusieurs pays, en Grèce, par exemple. C'est qu'on y adopte toutes nos institutions, nos principes et nos changements politiques. La législation française, les réglemens administratifs et la charte de notre royaume sont en tous points les modèles de tout ce qui vient d'être créé en Grèce en ce genre. La constitution, il est vrai, contient, de plus que notre charte, des articles iniques et contradictoires sous le point de vue religieux. Mais que pouvait-on attendre là-dessus d'une assemblée toute schismatique? Du reste nous sommes loin de croire que les Grecs dussent se donner une constitution quelconque. Nous pensons qu'ils ont été beaucoup trop loin. Nous ne voulons que constater le fait de leur application à imiter la France, à copier

ses institutions et à suivre son impulsion. Nous voulons en conclure qu'en sera de même lorsqu'il plaira à la France de donner cette impulsion au progrès du catholicisme. Un argument très-commun en Grèce et ailleurs, est celui-ci : La France a établi telle chose chez elle : donc, nous l'établirons chez nous. Puissante raison pour notre gouvernement de bien mûrir ce qu'il fait ; mais aussi signe manifeste que dans la conduite du navire qui emporte l'humanité, la tenue du gouvernail lui est confiée d'en haut.

Nos missions, notre langue, nos livres ont déjà commencé l'œuvre de la régénération. Il y a à l'étranger grand nombre de bibliothèques presque exclusivement ou en grande partie composées d'ouvrages français. Puissant moyen d'influence déjà en action, et qui ne demande qu'à être développé et porté sur les lieux qui en sont privés, sauf un choix discret des livres à répandre. Notre langue est, de fait et exclusivement la langue universelle. Chacun veut la parler, de préférence même à la sienne. Pourquoi cela ? La raison de sa beauté n'est bonne que pour nous. On plaisante assez sur ses défauts, et on lui en veut beaucoup pour le peu d'analogie qu'il y a entre sa prononciation et son orthographe. Mais n'importe, il y a un besoin de parler français. L'instinct domine la nature, et fait dévorer toutes les difficultés. Il faut une langue universelle pour propager les principes universels, la religion universelle. Il faut un lien commun pour unir tous les hommes et les diverses sociétés ; nous entendons les hommes instruits, et comme tels, chargés d'éclairer leurs semblables et de les guider dans la connaissance de la vérité et dans la pratique de la saine morale. L'indépendance du langage emporte nécessairement l'identité des idées ; or, ces idées supposées orthodoxes, puisque, dans notre système, la France ne propagerait que celles-là, doivent constituer et baser toutes les sociétés sur les mêmes principes de croyances, de justice et de charité, comme sur un fondement inébranlable, et produire ensuite, comme conséquences nécessaires, l'identité de législation, de mode de gouverner, de mœurs, d'usage, d'opinions et de volontés.

Notre langue est le levier qui doit soulever le monde social, accablé sous les coups que lui ont portés les mauvaises doctrines, la tyrannie ou l'anarchie, fléaux également funestes et odieux. Le point d'appui est le système catholique, le pur et simple enseignement de l'Église, communiqué par des apôtres dévoués, et soutenu partout par des représentants de la France qui honorent de toute manière cette religion. Les autres moyens n'ont pas besoin d'être indiqués. L'Église les fera connaître, et de concert avec la France, elle détruira progressivement les obstacles existans ou possibles que les passions humaines suscitent de tout temps et partout. La France, sous Charles-Marie, sauva l'Europe et le christianisme. Charlemagne constitua cette partie du monde sur le système catholique, et lui dicta des lois si sages que, nonobstant la violation de la plupart de ces lois, les peuples qui les adoptèrent ont circonscrit dans les limites de leur territoire les lumières et la civilisation dont la France, comme le siège de ce grand monarque, a été depuis, et est encore aujourd'hui le foyer principal. Depuis cette époque elle a exercé sur l'Europe une sorte de magistrature, principalement en dominant par le système religieux. Tout nous prouve qu'elle est appelée désormais à l'exercer sur le monde entier, en propageant et défendant avec zèle et fermeté la foi et les institutions catholiques.



Nous reproduisons dans notre feuille la lettre intéressante du Père de Smet que le *Catholic Herald* a empruntée aux nouvelles lettres catholiques, journal qui vient de paraître sous la direction de M. Mullen, de St. Louis. Les détails que donne le R. P. de Smet sur les missions qu'il a entreprises chez les Sauvages de l'Orégon, en 1841, font voir jusqu'à quel point l'esprit du Seigneur est puissant pour « changer les pierres mêmes en enfans d'Abraham ».

Mission de St. François-Xavier, 29 Juin, 1845.

RESPECTABLE MONSIEUR, — Je n'ai point oublié votre demande, ainsi que la promesse que je vous ai faite. Je suis seulement fâché d'une seule chose, c'est de n'avoir pas assez de tems, tandis qu'il se présente une occasion favorable d'envoyer des lettres aux États-Unis, pour vous donner des détails plus circonstanciés au sujet des Sauvages du haut de l'Orégon. Pour le moment actuel, je ne puis donner, encore à la hâte, que quelques connaissances sur les Indiens qui sont en haut et le long des bords de la Colombie, avec lesquels je suis en relation, et que j'ai visités tout dernièrement. Voici d'abord ce qui regarde les Têtes-Plates. Ils sont au nombre de 550, tous baptisés et pratiquant tous les exercices de notre sainte religion. Depuis que les règles du mariage, établies d'après les principes du christianisme, ont été introduites et établies parmi eux, les Têtes-Plates se multiplient d'une manière visible. Ils forment une tribu qu'on peut appeler respectable, remplies de douceur et de modestie. Les vices grossiers qui sont si communs parmi beaucoup d'autres tribus indiennes, de celles surtout qui ont malheureusement des rapports dans les contrées où règne ce qu'on appelle la civilisation, leur sont inconnus. Lever la chevelure et manger les prisonniers, sont des usages bannis parmi eux depuis longtemps, et qu'on ne verra qu'avec une horreur extrême. L'adultère est si rare parmi eux que je n'en ai jamais eu de preuve, et leur honnêteté à cet égard fait l'admiration des voyageurs qui fréquentent les contrées où ils vont chasser.

Si quelqu'un de leur troupe est perdu, aussitôt il est remis au propriétaire, s'il est connu, si non, il demeure entre les mains du chef, ou de la robe

noire (le prêtre). Leur piété est vraiment sincère et touchante. Ils écoutent la parole de Dieu avec attention et assiduité, et approchent des sacrements avec des dispositions vraiment chrétiennes. Ils ont pour leurs chefs beaucoup d'estime et de respect, et suivent généralement leurs avis. Ils témoignent beaucoup de charité pour les vieillards et les infirmes. Le nom d'orphelin est inconnu ici, au moins dans la pratique. Aussitôt après la mort des pères et mères, les enfans sont adoptés par leurs parens et amis, et s'ils sont étrangers on les partage et on les distribue également parmi les enfans de la famille. Ils aiment les blancs, leur témoignent beaucoup d'estime, et se glorifient avec ostentation, que pas une goutte du sang d'un homme blanc n'est répandue par ceux de leur tribu. On les a vus souvent exposer leur vie pour sauver celle de leur blanc bien aimé.

Quoiqu'ils n'aient point été faits au travail, on peut dire cependant qu'ils l'aiment. C'est avec plaisir qu'ils mettent la main à la charrue, à la bêche, et ils ont bientôt appris à se servir du marteau, de l'enclume, et à manier le rabot. Leur climat est très-salubre. Les épidémies, les maladies bilieuses et les fièvres de quelques sortes qu'elles soient, sont entièrement inconnues. La sécheresse de leurs longs étés est un obstacle à l'agriculture ; mais les ruisseaux nombreux qui découlent des montagnes et les sources peuvent remédier à cet inconvénient. Dans le voisinage, immédiatement arrosé par différents cours d'eau, le sol est bon et fertile : la vallée de Sainte Marie ou de la Noix-Amère, qui s'étend environ deux cents milles du nord-ouest au sud-est, peut devenir très-productive par le moyen d'irrigation. Les montagnes sont entièrement couvertes de pins rouges et blancs et de cèdres. Les peupliers le long des rivières et des ruisseaux forment des amas si denses qu'on a peine à y pénétrer. En 1844, quarante minots de patates ont produit au-delà de neuf cents minots. J'ai vu plusieurs de ces tubercules de la grosseur de la tête d'un homme. L'étonnement de ces bons Sauvages était à son comble, lorsqu'ils faisaient sortir de terre ces monstrueuses racines. Tous remerciaient le grand esprit, et promettaient de travailler, et assistèrent avec un grand plaisir à la première grande fête des patates, au milieu des montagnes de roches. Les carottes, les betteraves, les panais, les navets, et toutes espèces de végétales viennent en abondance et sont d'une excellente qualité.

Manquant d'instrumens nécessaires à l'agriculture, sans avoir le moyen de s'en procurer, les Têtes-Plates sont encore obligés de faire une chasse d'hiver et d'hiver afin de se procurer la nourriture et l'habit par le moyen des buffles et d'autres animaux moins gras, tels que l'original, le chevreuil, le mouton des montagnes, le cabi, le daim taché de noir et de blanc, l'antilope et l'ours.

Le buffle, le castor et la loutre commencent à devenir plus rares chaque année, et manqueront bientôt. Nous espérons que la Providence divine viendra au secours des pauvres indiens, et que nous trouverons les moyens de leur procurer ce qui est nécessaire pour leur procurer des établissemens fixes. Le village de Sainte Marie est le lieu qu'ils ont choisi pour leur résidence. On a établi une école que les enfans fréquentent tout le tems qu'ils demeurent au village. Un de nos missionnaires ayant trouvé beaucoup de facilité pour la musique parmi la jeunesse des Têtes-Plates, a formé une bande de musiciens qui jouent des instrumens avec beaucoup de goût et de facilité, et qui exécutent les morceaux des plus habiles compositeurs.

Venons-en maintenant aux *Kalispels* ou *Plumes-d'Orrilles*, qui habitent le haut des bords de la rivière Clarke. Le pays qu'habitent ces Indiens est des plus beaux par la diversité des frêts et des plaines qu'on y trouve. Le haut de la vallée au-dessus du lac des Têtes-Plates, paraît très-riche par son sol qui est très-productif, et s'étend à une distance considérable. Le pays renferme beaucoup de lacs très-poissonneux. La Camanche et la Plaine-du-Cheval sont riches en pâturages, et sont d'une grande ressource aux Sauvages après la chasse. Depuis le bas de la Plaine-du-Cheval jusqu'au haut du lac Kalispel, ce qui forme une espace de plus de cent milles, tous les bords de la rivière Clarke de chaque côté sont garnis de forêts presque impénétrables, de rochers inaccessibles et de montagnes qui s'étendent sur les bords garnis d'écueils nombreux lesquels présentent des chûtes et des rapides qui rendent la navigation dangereuse même pour les petits canots et les moindres esquifs, et impossible pour des bateaux plus grands. Tout le monde redoute sa rapidité. Je laissai la Plaine-du-Cheval en Avril dernier, dans un petit canot d'écorce de bouleau, environ sur les neuf heures du matin, et avant ce coucher du soleil, je me trouvais à camper parmi des cèdres très-hauts et très-épais, dont plusieurs mesuraient depuis trente jusqu'à cinquante pieds de circonférence, sur les bords du grand lac Kalispel.

Les Kalispels ont le même langage des Têtes-Plates, et ont autant d'analogie entr'eux que les habitans de Philadelphie et de New-York. Leur caractère et leurs habitudes sont les mêmes; ils sont aussi dociles et honnêtes. On est sur le point d'établir une mission chez eux et nous avons la confiance que leur aptitude pour l'agriculture les rendra supérieurs à leurs voisins en ce genre. Leur nombre dépasse 600 âmes. La troisième fête de Pâques, je baptisai 250 adultes, à la tête desquels se trouvaient cinq de leurs plus braves chefs. C'était ce qui restait, à quelques exceptions près, de cette intéressante tribu qui n'avait pas encore été régénérée dans les eaux saintes du baptême. Depuis trois ans ils se disposaient à cette auguste cérémonie. Jusqu'ici ils ont vécu de la chasse du buffle et d'autres animaux.

Pour les bas-Kalispels sur la rivière Clarke, la probité, la générosité, la docilité, l'amour du travail, un grand courage, une piété sincère, forment

les traits caractéristiques de cette partie de tribu, et dans un degré aussi éminent que celui qui distingue leurs frères en haut de cette contrée. Les racines, le poisson, la chasse des bêtes sauvages forment leur principal nourricier. Les chevreuils sont par milliers dans les montagnes. Avec le secours de quelques houes et bêches que je leur avais procurées, ils ont récolté au-delà de quatre cents sacs de patates ; ils ont trouvé le moyen de les conserver malgré la rigueur de l'hiver. Ils ont préféré pour vivre, avoir recours à la mousse de pin, et conserver leurs patates pour les semer à la saison prochaine. Par le moyen de charriots et d'un plus grand nombre de houes, ils les ont mises toutes en terre, et la récolte prochaine promet beaucoup. Quelques prairies défrichées ont un sol riche et qui fournit les meilleurs pâturages. L'hiver est ici très désagréable, il neige presque tous les jours. L'hiver dernier, il n'y avait pas moins de deux à quatre pieds de neige dans les plus basses prairies, tandis que l'on pouvait en voir aisément trois pieds sur le sommet des montagnes ; ce qui est un grand obstacle pour élever des bestiaux. Les forêts de différentes espèces de pins et de cèdres abondent dans le pays. Les deux lacs des Kalispels ont trente à quarante milles de longueur, et entre cinq à dix de largeur. Les terres basses dans les environs des lacs, sont couvertes d'eau tous les printemps. On trouve un autre lac de même étendue, inconnu jusqu'à présent des blancs, au nord du lac Kalispel, environné de hautes montagnes couvertes de neiges, au bas desquelles se trouvent de superbes plaines verdoyantes, qui produisent en abondance la racine nourrissante de la tamarache ; il se décharge dans la rivière Clarke, 20 milles plus bas que le lac Kalispel. Je l'ai nommé lac Rouhaan, du nom de notre père général.

Les Kalispels qui habitent le bas de cette contrée, sont en aussi grand nombre que ceux du haut. Ils ont, comme les Têtes-Plates, les Pieds-Noirs pour voisins et pour ennemis communs : quelques grandes et soit la perfidie et la mauvaise foi des derniers, les Kalispels leur permettent de passer sur leurs terres sans leur faire de mal, mais s'ils en sont attaqués, ils les repoussent vaillamment. Un petit nombre d'entr'eux suffit ordinairement pour jeter la terreur parmi ces nombreux et implacables ennemis, et les faire repentir tous les jours de leurs attaques injustes. C'est passé en proverbe, dans les montagnes rocheuses, qu'un Tête-Plate, ou un Kalispel vaut plus que cinq de ses ennemis. Les Pieds-Noirs le savent bien, car rarement ils tentent une attaque, à moins qu'ils ne soient supérieurs en nombre. Malgré la perversité de ces derniers, leur cruauté, leur perfidie, on commence à voir chez eux un changement en mieux. La vie de beaucoup de ces redoutables maraudeurs a été sauvée par l'intervention des missionnaires de Sainte Marie. Depuis longtemps ils expriment le désir d'avoir la visite des robes-noires ; jusqu'à présent, ils ont respecté les propriétés de la mission.

Une robe-noire doit bientôt visiter cette vaste contrée de l'angou, où à chaque pas qu'il fera il sera exposé à entendre le terrible cri de guerre, et à être compté au nombre des victimes innombrables et malheureuses dont les os blanchissent sur ce sol inculte.

J'ai oublié de mentionner à l'article des Kalispels, que tous, à l'exception de quelques familles, avaient reçu le baptême. J'eus le bonheur d'administrer aux dernières fêtes de Noël, le sacrement de la régénération à cent-vingt adultes ; à la dernière Pentecôte, le bon père Hoeken, leur missionnaire actuel, baptisa au-dessus de cent-vingt adultes, beaucoup d'autres l'ayant été auparavant.

Les Cœurs-d'Alène ou les Cœurs-Pointus. Les Cœurs-d'Alène doivent leur nom à leur ancienne cruauté et à leur perfidie envers les blancs ; leur contrée était naguère le siège de l'idolâtrie et de la superstition où ses pauvres indiens rendaient un culte à chaque animal connu. Maintenant, ce sont des chrétiens dociles. J'ai baptisé leurs enfans en 1841. Depuis, presque tous ont été baptisés par les PP. Joset et Pairet. Au-dessus de cent, à Noël dernier, ont été admis à la réception de la sainte communion. Ils habitent les bords du grand lac qui porte leur nom et d'où la rivière Spokane prend sa source. Ils construisent leurs wigwams (cabanes) dans deux superbes vallées, dans un espace d'environ 70 milles, où l'on trouve çà et là, des étangs ou petits lacs, des forêts et des plaines. Ces vallées sont arrosées par deux bras de rivière qui fournissent de l'eau au grand lac, et tous deux dans leur cours reçoivent les eaux d'une quantité de ruisseaux et de torrens, qui se précipitent des montagnes des Cœurs-d'Alène, toujours couvertes de neige. Le sol est végétal à plusieurs pieds de profondeur et est des plus productifs. Le pâturage y est très gras. Les hivers en général sont doux. Les inondations fréquentes de l'automne et du printemps les rendent presque inutiles. Les Sauvages, malgré tout, ont réussi, l'an dernier, à récolter au-delà de mille sacs de patates. On leur a procuré un bon nombre de houes, et on a pu voir qu'ils en avaient fait un bon usage. On compte parmi eux au-delà de cinq cents âmes. Jusqu'à ce que l'on puisse leur procurer un plus grand nombre d'instrumens, des charriots, ainsi que des bestiaux, ils ont pour vivre jusqu'à présent, pour une grande partie de l'année, la pêche, la chasse et des racines bonnes à manger, que la Providence bienfaisante de Dieu a placées dans les contrées de ces pauvres indiens. Une église et plusieurs maisons ont déjà été bâties dans un endroit choisi pour servir de village. Le langage des Cœurs-d'Alène diffère beaucoup de celui des Kalispels.

Cinq des indiens que l'on appelle *Arca-Plats et Koelenay*, habitent sur les bords du lac qui portent ce nom et la fourche de McGillivray. Leur langage ressemble à celui des Pieds-Noirs, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence. Ils sont au nombre de mille. Ces indiens sont bons et dociles

et témoignent la plus grande politesse, et l'hospitalité la plus généreuse aux blancs qui visitent leur pays. Ils ont fait souvent application pour avoir des missionnaires. Je les ai visités en 1841, et je baptisai la plus grande partie de leurs petits enfans. Si l'on peut trouver quelques moyens, on établira bientôt une mission chez eux. Leur pays est montagneux et couvert de bois épais, il offre par conséquent peu d'endroits propres pour l'agriculture. Le grand lac Koelenay abonde en poissons. On y pêche une espèce d'étrurgeon d'une grosseur énorme, qui a depuis huit pieds jusqu'à douze pieds de longueur. L'original, le chevreuil, différentes espèces de daims, le mouton des montagnes, le castor, et la loutre, sont encore en grand nombre dans leurs montagnes.

Nous avons importé dans les différentes missions, établies dans la partie supérieure de la contrée, au-dessus de soixante têtes de bétail ; bon nombre de porceaux et de volailles. Le tout est dans un état prospère.

Le tems ne manque pour entrer dans les détails qui concernent les *Kettle-Gall*, les *Okinagones* et les *Carriers*, nations parmi lesquels nous comptons déjà un grand nombre d'enfans baptisés. M. Demers baptisa, il y a deux ans, au-delà de 400 de leurs enfans. Dans le mois d'Avril dernier, le P. Point baptisa 70 adultes au fort Colville. Nous comptons encore bon nombre de neophytes chez les *Nex-Perçés* qui habitent le haut des montagnes et chez les *Kingoménas*. Je prie que votre révérence recevra bientôt des nouvelles de notre long voyage à la mer et de tout ce qui est arrivé pendant mon absence des montagnes et depuis mon retour.

P. J. DE SMET, S. G.

Encore le *Montreal Witness*.—Le Cross.

S'il fallait réfuter pied à pied toutes les erreurs, les calomnies et les mensonges que nous rencontrons dans ce que le *Montreal Witness* appelle sa *partie religieuse*, nous n'en finirions plus ; quoique ces calomnieuses absurdités aient été réfutées, condamnées, une infinité de fois, cependant, il n'est pas hors de propos de signaler les plus dangereuses, parce que l'on pourrait croire que notre silence serait une marque d'approbation. Le premier article que nous trouvons dans le numéro du 12 de janvier, est un appendice de la naissance, de la vie, des études de Jean Ronge, le petit Luther actuel de l'Allemagne, dont les talents et les succès sont bien inférieurs à ceux de son aïeul, mais qu'il égale à tous égards par son orgueil et son langage insolent et impie. On ne peut lire sans indignation et sans mépris pour cet homme sans pudeur, que certains protestants élèvent jusqu'aux nues, tout ce qu'il débite sur l'administration du séminaire, où il étudia, la gêne et la dépendance, où lui et ses compagnons se trouvaient, l'obéissance qu'il fallait pratiquer, les longues prières de cinq heures par jour, enfin tout le despotisme de la hiérarchie romaine qui lui a toujours paru comme un monstre affreux qui creusait des fosses pour enterrer la liberté et le bonheur des peuples ; tout ce fatras d'absurdités, n'existe que dans le cerveau de Ronge. On connaît sa déposition de la cure de Grottkan à laquelle il avait été nommé en 1841 ; c'était, dit-il, pour avoir signé une lettre "un chapelain," demandant pourquoi le diocèse avait été privé d'évêque pendant deux ans.

Une autre lettre, au sujet de la sainte Robe, lui valut une sentence d'excommunication ; et c'est toujours par où en finissent les héros de la Réforme. Alors Ronge rompit tout-à-fait avec l'Eglise catholique, et il écrivit en même temps au clergé une lettre qui contient seize pages, toute remplie des injures et des grossièretés les plus révoltantes, mais qui est extrêmement vantée par ses approbateurs. Nous n'en citerons que quelques lignes qui feront connaître le feu de la charité qui embrase ce nouveau père de la Réforme.

En s'adressant aux prêtres ses confrères, il leur reproche de laisser captiver leurs esprits par les bulles et les décrets des Papes :

"Vous obéissez en aveugles à vos supérieurs, parce que c'est la première injonction que fait l'Eglise Romaine qui s'est approprié les droits des hommes : vous tremblez devant ses édits : et cependant vous n'êtes pas moins que ceux qui siègent sur les trônes épiscopaux, pas moins que cet Italien qui s'appelle Pape,—avez-vous oublié que les évêques et les prêtres dans les premiers temps étaient pris parmi le peuple, et que le peuple avait sa part dans les conciles, (ce qui est archi-faux) ? Maintenant vous n'êtes que des automates ! demandez vos droits comme hommes !"

"Doit-je hésiter à vous parler franchement ! parce que je m'expose aux attaques d'un vulgaire peu disposé à m'écouter ? Oh ! non ; le principe que j'é mets est trop important, trop élevé, trop saint ; il renferme, les plus hautes ordonnances, les plus saints intérêts de l'homme. De ce principe dépend le bonheur de plusieurs millions d'hommes, la vertu, l'honneur, la liberté des nations, il s'agit de l'amour du mariage, et du bien de la famille que l'on vous a enlevés, dont on vous a privés par la règle du célibat."

« Cette ordonnance injuste vous prive de prendre une femme vertueuse : elle vous enlève les joies, les espérances, l'amour qui resserrent le lien de la famille. Cette ordonnance démoralise votre instinct naturel, vous pousse à rejeter le beau sexe, et vous expose à tomber dans la fange de l'immoralité, et fait de vous des *hypocrites*. » Mais arrêtons-nous ; c'en est assez pour faire juger jusqu'à quel point cet homme immoral, pousse l'imprudence. Or voilà ces héros de réforme que nos frères séparés n'ont pas honte de proposer pour des modèles accomplis de toutes les vertus. Leur langage est toujours puisé dans les sources du libertinage le plus éhonté. C'est ainsi qu'en agit Luther et ses contemporains, et tout dernièrement Kzercsi ; c'est ainsi que s'exprime Ronge : mais par bonheur, son influence a été bien minime chez les catholiques. Nous pensons que cet exposé est suffisant pour faire disparaître tout ce qu'il y aurait de dangereux dans cette pièce du *Montreal Witness*. Passons tout de suite à un autre article du même journal qui renferme la continuation de l'histoire de la Réforme par d'Aubigné ; histoire qui est marquée au coin du mensonge, et de la plus insigne mauvaise foi.

Le docteur d'Aubigné donne à entendre que l'agitation qui a lieu aujourd'hui, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Irlande, en Ecosse et en France doit opérer de grands changements, envers la Réforme. Il attribue cette agitation, à une religion fautive ou véritable. C'est vrai : nous lui répondrons qu'en Allemagne, et en Prusse, c'est le défaut d'unité parmi les sectaires qui jette le trouble partout, jusqu'à ébranler la constitution des états. En Suisse, les libéraux voudraient dominer sur le spirituel et le temporel, et c'est la partie protestante qui forme les agitateurs. En Angleterre, c'est la vérité de la religion catholique qui engage, tous les jours, les hommes les plus marquants à laisser le protestantisme pour embrasser la foi de Rome. La philosophie, en France, travaille de tous ses efforts pour avoir le contrôle de l'éducation, et elle ne veut ni de catholicisme, ni de protestantisme. En Irlande, il est évident que l'agitation ne travaille que pour reconquérir sa liberté politique. Les ministres, en Ecosse, ne veulent plus dépendre de l'autorité de l'Eglise établie. Voilà donc ce que le protestantisme opère partout où il est établi, des troubles et des révolutions. Le Dr. d'Aubigné fait beaucoup d'honneur au Pape, et nous l'en remercions, lorsqu'il dit « que les Espagnols, délivrés du joug de l'Islamisme, et les Prussiens, tirés des ténèbres de l'idolâtrie, tombèrent sous le joug d'un prêtre couronné. » La Prusse, qui est maintenant sous le joug de Luther, en est-elle plus heureuse ? « Les croisades furent encore un moyen que le Pape employa pour augmenter son autorité. » C'est une vieille calomnie déjà réfutée, car les Papes n'y gagnèrent jamais rien. Entre les principaux motifs qui firent entreprendre les croisades, ce fut d'arrêter les conquêtes d'un peuple barbare qui menaçait l'Europe entière ; et bien loin de leur savoir gré d'avoir conservé le christianisme et la civilisation, on leur en a fait un crime. Si les protestants et les incrédules qui se joignent à eux, étaient de meilleure foi, et plus instruits, ils seraient plus modérés. Autre accusation : il s'agit du salut par la foi seule. Mais la justification du pécheur par la foi seule est rejetée par un grand nombre de protestants eux-mêmes. Suedenborg envoie Luther en enfer pour l'avoir enseignée. Les Unitaires, les Universalistes, les Quakers, quelques Anglicans, les Genevois, la majorité des protestants français, une grande partie des protestants allemands, la rejettent aussi, au moins virtuellement. Voici comme raisonne notre auteur sur ce texte de St. Paul : *c'est par la grâce de Dieu que vous êtes sauvés par la foi, et cela ne vient pas de vous, puisque c'est un don de Dieu.* (Eph. II. S.)

« C'est d'après cette parole de paix, ces bonnes nouvelles, qu'une multitude de pécheurs croyaient, et étaient attirés à Dieu qui seul peut donner la paix de la conscience. » Le Docteur croit ici que l'Apôtre exclut absolument les bonnes œuvres pour être sauvé, tandis qu'il dit, que c'est par la foi que nous avons en Jésus-Christ et qui est un don gratuit, que nous pouvons acquérir le salut en y coopérant de notre part et non pas par nos œuvres seules, lesquelles n'ont de mérite qu'autant qu'elles sont animées par la foi en J.-C. Le docteur déplore amèrement que l'économie du christianisme se trouve renversée, « puisque la foi devient nulle, si le salut n'est plus approprié à elle seule. » A cette erreur vient, dit-il, s'en joindre une autre ; « c'est que l'Eglise enseigna que le pécheur ne pouvait être justifié par la foi jointe aux œuvres. » — Absurdité du protestantisme, de croire cette doctrine inventée par les hommes ; tandis que l'Evangile et les Epîtres des Apôtres parlent sans cesse de

la pratique des bonnes œuvres pour obtenir le pardon des péchés. Qu'ils ouvrent leurs Bibles et qu'ils lisent de bonne foi. — Si nous nous en rapportions aux paroles du Dr. d'Aubigné, la doctrine de l'Eglise Romaine sur la satisfaction des bonnes œuvres, serait un pur sémi-pélagianisme, en ce qu'elle place la bonté de l'homme dans un acte extérieur, plutôt que dans les affections de l'âme, et qu'elle met la plus haute importance aux actes extérieurs, aux observances légales, et aux œuvres de la pénitence. Rien n'est plus faux que cette assertion, puisque, chez les catholiques, les œuvres de la pénitence n'ont de mérite qu'autant qu'elles sont animées, vivifiées par la foi en Jésus-Christ. — « Aussitôt que le salut fut enlevé à Dieu, dit-il, il tomba entre les mains des Prêtres ; ils se mirent à la place du Seigneur. Le Pontife Romain lui-même tient la place de Dieu pour les esprits aveugles ; de là la puissance, l'autorité des Papes, et des abus sans nombre... — Quel amas d'absurdités dans ce peu de lignes qui certainement portent leur contre-poison avec elles.

« Cependant la doctrine du salut par la foi seule ne fut pas entièrement perdue ; elle ne fut pas formellement reniée : les Papes ne la condamnèrent point par leurs décrets. » On peut répondre à cela, que cette doctrine dont parle le docteur n'a jamais existé dans l'Eglise, témoins les Juifs qui demandent à St. Pierre, ce qu'ils ont à faire pour obtenir le pardon de leur déicide : Simon le Magicien à qui le même apôtre ordonne de faire pénitence de ses iniquités : le docteur nous cite lui-même Tertullien qui tient presque aux temps apostoliques et qui dit : « Il faut nous dépoiler de nos parures, changer notre nourriture, nous revêtir de nos sacs de cendre, renoncer à tout ornement et plaisir du corps, tomber aux genoux des Prêtres et implorer le secours des prières de nos frères. » Eh ! bien, dit le docteur, « voilà un homme qui s'est retiré de Dieu. » Eh ! bien, dirons nous à notre tour, voilà un père de l'Eglise qui condamne la doctrine des protestants. « Les œuvres de pénitence, continue l'auteur de l'histoire de la Réforme, mises à la place du salut qui nous vient de Dieu, se multiplièrent dans l'Eglise depuis Tertullien jusqu'au 13e. siècle. On enjoignait aux hommes de jeûner, d'aller nu-tête, de ne point porter de linge, de faire de longs voyages, de renoncer au monde et d'embrasser l'état monastique. » Il est bien faux que l'Eglise ait fait injonction à qui que ce soit, d'entrer dans l'état religieux. Il n'y a que les personnes de bonne volonté qui aient été admises dans les monastères, pour y pratiquer la vie religieuse. — Le docteur nous parle des Flagellans du 11e. siècle, comme d'une pratique de pénitence extravagante ; nous lui répondrons que ces flagellations exercées par des personnes d'une haute piété sur elle-mêmes pouvaient être louables. Mais qu'ayant dégénérées en abus et en scandale, le Pape et les évêques les réprouvèrent hautement : que n'auraient pas à dire les catholiques des tremblements des Quakers, des sauts et des bonds des Shakers, des cris et des hurlements des Newlightes ?

Mais voici une belle invention de notre docteur c'est celle des indulgences. Ce sont les prêtres qui inventèrent ce nouveau système ou plutôt qui le substituerent à celui des œuvres de pénitence qui tendait à sa fin. Les indulgences doivent leur origine à Jean le Jeuneur, évêque de Constantinople. Voici ce qu'il disait : « Pénitents, vous êtes incapables d'accomplir les pénitences qui vous sont imposées : alors nous, prêtres du Seigneur, et vos propres pasteurs, nous prenons sur nous votre fardeau. Qui peut mieux que nous jeûner, faire des genuflexions, réciter des psaumes ? Mais comme celui qui travaille mérite son salaire : pour sept semaines de jeûne, (et c'est Regino abbé de Prune qui le dit) vous donnerez si vous êtes riches, quarante sols, si vous êtes moins riches, vous ne donnerez que la moitié : le pauvre paiera six sols. » quelques personnes élevèrent courageusement la voix contre un si honteux trafic, mais ce fut en vain. Mais ne faut-il pas être ignorant, extravagant pour nous venir débiter de semblables absurdités ? Ce docteur d'Aubigné croit-il écrire pour des Topimans ? De semblables impertinences n'ont pas besoin de réfutation, ce serait leur faire trop d'honneur. Toutes fois écoutez la suite et prenez patience : « Le Pape, dit-il, vit de suite, tout ce profit qu'il lui en pouvait revenir. Une échelle fut dressée d'après laquelle dix, vingt ans de pénitence étaient fixés pour tel ou tel péché. C'était une ressource aisée qui fournissait les moyens de remplir ses coffres sous le nom d'offrandes volontaires. » Entr'autres réponses à ces avancées téméraires, on peut dire, que s'il y a eu quelques abus dans la concession des indulgences, jamais elle n'ont servi de raison aux Papes pour remplir leurs trésors, je défie qui que ce soit de le prouver. C'est avec le même front que le

Dr. parle de la doctrine d'Alexandre de Halès qui appuyait cette grande ressource pour la papauté, et dont Clément VII fit un article de foi. "Les vérités les plus sacrées, dit-il, leur servirent à merveille pour soutenir la politique de Rome.—"Mais pourquoi ces longues pénitences puisque la vie est si courte? Comment aura-t-elle son effet? Si la mort vient, elle se rira de vous, car elle vous déchargera de ce fardeau: bien heureuse mort!" "On a pourvu à cette objection, dit-il encore, les philosophes d'Alexandrie avaient parlé d'un feu, dans lequel les hommes devaient être purifiés: quelques anciens docteurs en avaient eu connaissance. Rome alors a déclaré comme faisant doctrine de l'Eglise cette opinion philosophique, et le Pape, par une bulle a ajouté le *Purgatoire* à son domaine: la belle invention, et bien digne de la Réforme! Qu'on nous cite donc cette bulle. Les livres des Machabés qui parlent si clairement du purgatoire choquaient trop les protestants, ils les ont retranchés; mais l'assemblée du concile de Trente qui, pour le nombre, la science, la sainteté de ceux qui le composaient, valaient bien les premiers réformateurs, ont reconnu l'authenticité de ces livres. D'ailleurs c'était une idée reçue chez les Juifs, qui, si elle eut été superstitieuse, aurait été signalée par Jésus-Christ: c'est donc une honteuse explication du docteur, que de rapporter l'origine du Purgatoire à une opinion philosophique dont St. Thomas a fait une nouvelle doctrine, et qui est comme une espèce de routine pour le Pape et ses successeurs.—Le Dr. avance toujours de plus en plus dans ses découvertes: "Dans le 13e. siècle, dit-il, la cour de Rome déclara qu'on pouvait, à l'aide de petits sacrifices, alléger les peines des âmes qui souffraient en Purgatoire, et aussitôt on vit les cœurs compatissants offrir leurs trésors aux prêtres." On voit aisément qu'il veut (le Dr.) parler des rétributions de messes pour les défunts, que l'Eglise, inspirée par l'Esprit Saint, permet et autorise, et qui sont établies de temps immémorial dans toute l'Eglise. Mais ce pauvre docteur ne reconnaît ni le purgatoire, ni la prière pour les morts—Mais voici qui est plus fort: en vérité, on peut dire du docteur, *creseit eundo*: peu de temps après cette invention, on en vint à régulariser ce honteux trafic. Ce fut probablement, dit notre auteur, sous Jean XXII que fut fixée cette taxe scandaleuse des indulgences, qui choquerait les esprits les mains délicats; on fixa une somme pour l'inceste, s'il n'était pas connu, elle était plus forte, s'il était flagrant: on taxa, le meurtre, l'adultère, l'infanticide, le parjure, le vol, etc. Oh! honte à jamais pour Rome! s'écrie-t-il, d'après Claudius d'Espersa, l'auteur qu'il cite. Nous avons le droit de nier tout cet avancé, tant qu'il ne sera pas mieux prouvé: le Pape Jean XXII poursuivit toujours chaudement les hérétiques de son temps, dont ceux du nôtre tirent leur origine, et c'en est assez pour exciter la bile du docteur. D'ailleurs quand on aurait fixé des aumônes pour ces crimes, ce n'aurait point été pour enrichir le Pape et les évêques, mais pour se conformer à ce que Daniel disait à Nabuchodonosor, de racheter ses péchés par l'aumône.

Boniface VIII, le plus hardi, et le plus ambitieux des Papes après Grégoire VII, fit beaucoup plus que ses prédécesseurs: car il déclara que quiconque ferait alors et par la suite le pèlerinage de Rome, ce qui aurait lieu tous les cent ans, gagnerait une indulgence plénière. Alors des multitudes de peuples, d'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, de la France, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Hongrie et autres lieux se rendaient à Rome; tous ces étrangers portaient avec eux de riches offrandes, et le Pape et les Romains remplissaient leurs coffres. L'avarice des Pontifes romains, fixa ensuite le Jubilé à tous les cinquante ans, et enfin à tous les vingt-cinq ans, et le transporta avec les indulgences dans les différents endroits de la chrétienté, comme autant de marchés publics—Il y aurait beaucoup à dire, mais vu le peu d'espace dans lequel nous sommes restreints, nous ne dirons que peu de choses: cette pratique de l'Eglise catholique a toujours soulevé la bile des protestants qui la regardent comme une invention humaine, qui doit son origine à l'avarice, à l'ambition des Papes; son crédit à l'ignorance des peuples. Mais c'est tout le contraire. Le Pape n'oblige personne à faire le voyage de Rome, ni à payer une seule obole: non-seulement cette indulgence ne coûte rien à personne, mais on sait que pendant le Jubilé, les pèlerins de toutes les nations sont accueillis, logés, soignés, nourris et servis dans les hôpitaux de Rome, souvent par les personnes les plus respectables: l'affluence des pèlerins ne peut donc être un avantage que pour le peuple de cette ville, pendant que nos adversaires ont recueilli toutes les anecdotes scandaleuses auxquelles les Jubilés ont pu donner occasion: ont-ils tenu compte des bonnes œuvres qui s'y sont faites, des confessions, des communions,

des prières, des aumônes, des restitutions, des conversions qui ont eu lieu? Quand il serait vrai qu'il y aurait eu autrefois de l'abus dans les motifs et la manière d'accorder les indulgences, il est incontestable que ces abus ne subsistent plus. Cela démontre que les pasteurs de l'Eglise n'étaient pas incorrigibles: mais il n'en est pas ainsi des protestants, qui sont encore aussi entêtés, aussi malicieux, aussi aveugles dans leurs haines, qu'ils l'étaient, il y a deux cents ans. (Bergier Diction. théo.)

Note. Nous pensons qu'il est à propos de faire connaître à nos lecteurs que le *Witness* a maintenant sa circulation périodique assez établie pour faire sortir sa feuille tous les lundis de chaque semaine. Il sollicite fortement l'encouragement public: il annonce que son journal va être élaboré avec tant de soin qu'il deviendra très-intéressant pour les abonnés. Il doit être en correspondance avec tous les RR. des différentes dénominations, qui se sont engagés à lui fournir les renseignements qui sont de leur compétence. Alors on peut s'attendre à voir renouveler les mensonges et les injures de la Réforme contre l'Eglise de Rome. L'éditeur a déjà commencé à nous donner de beaux *specimen* à cet égard. Il n'y a presque nullement à douter qu'il en faille venir à soutenir la lutte qu'il prépare contre le catholicisme. On peut voir par cette annonce à nos abonnés qu'un journal religieux devient plus que jamais nécessaire. Ce n'est point une vaine terreur que nous travaillons à inspirer, c'est que le mal existe, c'est qu'il s'agit de faire tomber les inculpations mensongères qu'une coalition de ministres conjurés contre la religion catholique, a formées pour lui nuire, et la détruire, s'ils le pouvaient.

—Le *Cross*, journal religieux d'Halifax, Nouvelle-Ecosse, vient de commencer le second volume de sa publication. Cette gazette, quoique d'un petit format, reproduit néanmoins un nombre d'articles suffisant pour rendre un véritable service à la religion, et répandre de plus en plus la connaissance des vérités catholiques au milieu de la population mixte des provinces du golfe. On trouve aussi, dans cette feuille, un aperçu des principales nouvelles religieuses de l'étranger et un résumé des événements locaux. Le numéro du 3 Janvier, qui est le seul que nous ayons reçu, mentionne deux ordinations faites en décembre dernier, la première à Antigonish, par Mgr. Fraser, et la seconde à St. Jean, N. B., par Mgr. Dollard; il y avait deux ordinands à chacune. Nous nous réjouissons bien sincèrement de voir ces deux importants diocèses commencer à se recruter de sujets pour le sanctuaire, parmi la population du lieu, et à promettre une moisson plus abondante que jamais.

—La *Gazette de France* dans un article inséré dans la *Revue Canadienne* du 12 du présent, s'étonne à la vue des troubles religieux qui éclatent "sur divers points de l'Europe," on peut lui répondre, qu'en France comme en Suisse, c'est la philosophie du jour, ennemie irréconciliable du christianisme qui sème le trouble partout où elle prétend régner. L'esprit de révolte, enfant de la réforme, opère les mêmes effets en Allemagne, en Prusse et en plusieurs autres lieux. Ce ne sont pas les Jésuites que l'on a en vue, mais le catholicisme, et toutes autres dénominations chrétiennes que l'on désigne sous ce nom. En Angleterre, la conversion des hommes les plus marquants, ont réveillé la haine des philosophes et des protestants; les uns contre le christianisme, les autres contre le catholicisme. La *Gazette* voudrait voir l'Eglise catholique opprimée par l'autorité laïque et anti-chrétienne, et c'est parce qu'elle réclame ses droits avec toute la douceur et la justice qui lui sont ordinaires, qu'on lui attribue l'esprit d'insubordination qui excite les plaintes des libéraux philosophes. Dans tous les temps, les mêmes plaintes n'ont eu rien de leur part, et quelque sacrifice qu'on leur accorde, ils sont toujours prêts à réclamer leurs prétendus droits. Que la *Gazette* ne nous parle pas de ces libertés gallicanes, qu'on peut appeler plutôt anti-libertés gallicanes, arrières-petites filles de la Réforme. On s'est toujours servi de ce mal, pour semer le trouble, outrager la religion et ses ministres. C'est bien à tort qu'il voudrait nous faire croire, que partout où on les faisait régner là aussi regnerait un ordre de chose parfait; nous remercions la *Gazette* de son bon et beau conseil.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—L'Empereur, dit-on, voulait aussi visiter Rome, et il est à croire que son orgueil se proposait en effet d'aller jusque-là braver le Pontife dont il se croit le rival. Le bruit public assure qu'il en a complètement abandonné le projet. Il n'ose pas paraître devant le Pape, face à face avec cette pauvre femme échappée à ses bourreaux; il craint que le peuple de Rome, dont l'exaspération est au comble, ne manque de respect à la majesté impériale. Le Pape n'a,

point de soldats, et son peuple n'a point d'orateurs; mais ils ont l'un et l'autre sous les yeux la croix de bois qui s'élève parmi les ruines du Colysée. Devant ce souvenir des persécuteurs, devant ce gage du triomphe des martyrs, l'empereur de Russie est trop peu de chose pour inspirer la terreur ou pour échapper au mépris. S'il veut des *virat* et des *généflexions* qu'il aille parler à Windsor, ou même qu'il vienne à Paris. Cinquante gens de lettres, sans parler des autres, sont là, brochant des dédicaces et tendant la main.

FRANCE.

Le Juif-Errant.—Ce triste roman de M. Eugène Sue est enfin arrivé à son terme; il en était temps, même pour les lecteurs les plus candides, les plus crédules. On leur avait tous les jours servi du jésuite en si grande abondance, qu'ils ne savaient plus quel côté y mordre. M. Sue sait épuiser sous mille faces plus ou moins chimériques le sujet qu'il a choisi; c'est sans doute, la preuve d'une imagination exubérante, peut-être de quelques talens; mais à coup sûr, il y a manque d'habileté, et il a pu s'apercevoir que ses traits, émaillés par l'abus, demeuraient impuissans sur des esprits blasés ou complètement dégoûtés. Cette impression a été causée surtout par les derniers feuillets du *Constitutionnel*, qui exhalaient une véritable odeur de charnier: les personnages y mouraient par couples; dans cette e-père d'hécatombe, on a vu le prit ce s'empoisonner par jaousie, se marier devant l'étré-suprême, empoisonner sa vertueuse épouse Adrénne, et mourir avec elle dans le lit nuptial; un autre jour, un duel à coups de poignards entre un maréchal de France et un jésuite les a mis tous deux sur le carreau; le lendemain, un autre jésuite, que ses crimes allaient élever à la papauté, fut empoisonné par trois ou quatre gouttes d'eau bénite; il n'avait, d'ailleurs, plus rien à faire dans le roman, car les deux jeunes filles du maréchal avaient été enlevées par le choléra, qui joue un grand rôle dans les derniers volumes du *Juif-Errant*, et les 240 millions dont les jésuites voulaient tant s'emparer étaient flambés, grâce à la rigide probité d'un vieux juif, dans une chambre où l'on arrivait par un petit escalier tournant, fort noir, en présence de Rodin, très-découvert et travaillé d'une grosse colique. Des cadavres partout, et parfois les bruyantes clameurs d'orgies qui vindaient, pour ainsi dire, gaivanner tous ces cadavres, dont les principaux sont embaumés par le procédé annuel, comme le déclare M. Sue lui-même.

Qu'ajouter au sujet de cette débauche, qu'il a voulu revêtir, çà et là, d'un vernis humanitaire? Suivant l'expression d'un journal, c'est la fantaisie de l'idiotisme. Dans un épilogue, le juif-errant qui a peu figuré dans cette faible monstrueuse, meurt à côté de la juive-errante, en piédiant la destruction des faux prêtres qui blasphèment le saint nom de Jésus, et l'avènement d'un ordre social, qui pourrait bien être le phalanstère, c'est-à-dire le paradis en ce monde.

Il n'y a plus que M. Sue de vivant, dit l'*Univers*. Il en profite pour venir en post-épilogue, produire sa modeste personne, revendiquer sa part de gloire dans l'œuvre de M. Rossi, et faire un petit pathos où il déclare qu'il ne croit pas que tous les jésuites soient des voleurs e. Ces assassins, que cependant il a fait l'œuvre consciencieuse d'un honnête homme en les diffamant pendant dix volumes et durant quatorze mois; car ajoute-t-il, *il est prouvé* que les œuvres théologiques des membres les plus accrédités de la compagnie de Jésus contiennent l'excuse ou la justification du vol, de l'adultère, du meurtre. Il met cela en grosses lettres, car son éloquence et ses démonstrations sont surtout typographiques.

M. Rue a toujours écrit d'un tel style et pensé d'une telle façon; il a mis au jour, dans ces derniers tems, de si singulières idées sur la morale, sur l'organisation de la société, sur la destinée de l'homme et sur le rôle auquel sont appelées les femmes rousses, que nous hésitions à lui refuser l'excuse de l'innocenteté. Rien n'empêche de croire qu'il soit sincère. comme on l'est à Charenton, et qu'é quelquefois à la Courville. D'ailleurs, il allègue l'autorité de M. l'avocat-général Dupaty, qui, dit-il, "dans le discours rempli d'élévation, de haute raison, de grave et généreuse éloquence" qu'il a prononcé au procès "du savant et honorable M. Busch," a tout-à-fait soutenu la thèse du Juif-Errant. C'est à M. Dupaty de se défendre.

Au milieu du dévergondage de son imagination, et dans les accès de sa colère philosophique, le *grave penseur*, comme il s'intitule mollement, nous répète qu'il est un bienfaiteur de l'humanité. Qui pourrait le supposer? "Ce qu'il y a de plus méritoire dans son dévouement, dit le journal que nous venons de citer, c'est qu'il n'y a gagné que 100,000 fr. Tout le monde n'en ferait pas autant pour la même somme." Disons cependant que c'est une mystification trop payée. Mais le *Constitutionnel* ne renonce pas à exploiter ce genre. Après son *Juif*, M. Sue doit donner les *Sept Péchés capitaux*. Ce titre promet encore du scandale, et nous demanderons à l'auteur si ce n'est pas, au point de vue de la moralité publique et de la littérature même, un péché doublement capital, que d'en avoir conçu la pensée.

ÉTATS-UNIS

Où sont les Presbytériens?—Nous recommandons à l'indignation des vénérables anciens du presbytérianisme, et autres dévots de même trempe, une abominable nouvelle du *New-York Mercury*, que nous traduisons pour l'édification de nos lecteurs.

"Quelques uns des membres éminents de notre clergé, (épiscopalien) viennent de recommander l'établissement à New-York, de monastères où ceux qui le voudraient, pussent avoir la facilité de se retirer pour y vivre dans la piété. C'est une excellente idée: il y a dans le monde bon nombre de personnes qui ont ressenti l'influence de tous les moyens propres à

donner de la piété, autant que ces moyens peuvent se trouver au milieu de affaires et des plaisirs de la vie mondaine, et qui n'en ont retiré aucun fruit. Ce serait ce qui pourrait lui arriver de mieux, qu'on les renfermât pour leur donner de la piété. Il est évident que c'est le seul moyen qui leur reste; et que ce moyen tendrait aussi à garantir la sécurité de ceux qui resteraient dans le monde."

Les Presbytériens sauront gré sans doute au *Mercury* de la manière légère dont il parle des couvents; mais le fait signalé par ce journal n'en est pas moins alarmant. Si les Protestants se mettent en tête de bâtir des couvents, que deviendront les diatribes de Maria Monk et autres auteurs également véridiques? Il serait curieux de voir les Protestants adopter les abominations du Papisme et bâtir des couvents, après avoir pieusement brûlé ceux des Catholiques! Si les Puritains n'y prennent garde, la liberté est en danger.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Défenses Militaires.—Des ordres ont été donnés pour commencer immédiatement les nouvelles fortifications de Kingston. Nous apprenons par l'*Argus* de vendredi que les contrats ont dû être donnés hier. On avait déjà démoli les bâtimens qui masquaient le vaste édifice destiné à servir d'hôtel-de-ville et de marché, et l'on dit que le gouvernement proposait de louer cet édifice pour servir de casernes. On avait commencé à débayer le terrain en face pour y construire une immense batterie. Des officiers du génie étaient occupés à sonder, à travers les bas-fonds le port sur lesquels on va bâtir une tour ronde. Stewart-Point a été aussi marqué pour une tour semblable à celle en face de l'hôtel-de-ville, mais plus grande, et pour une batterie très-étendue, qui défendront la ville contre l'approche de vaisseaux ennemis.

Le *Courier* de Montréal dit qu'une commission d'officiers de haut rang siège depuis quelque tems en cette ville, délibérant sur les moyens à prendre pour la défense de la colonie, et qu'une autre commission est occupée à inspecter les magasins militaires.

Canadien.

Cinquante personnes mortes gelées sur le Mississippi.—L'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans du 24 décembre annonce un horrible accident qui est arrivé le 18 sur le Mississippi.

Par le steambot *Diamond*, arrivé hier, dit l'*Abeille*, nous apprenons que le steamer *Belle Zane*, venant de Louisville, a donné contre un chicot, le 18, à environ 12 milles au-dessous de l'embouchure de la rivière Blanche, et a chaviré. Il y avait à bord environ quatre vingt dix personnes, sur lesquelles une cinquantaine sont mortes gelées. Les autres ont été sauvées par le *Diamond*, qui a passé par là peu après. L'accident était arrivé à minuit environ.

Idem.

RESOLUTIONS

Adoptées unanimement à une assemblée publique tenue à Québec, le 23 octobre 1845.

1. Que les citoyens de Québec ont appris avec la plus grande satisfaction les démarches qui ont été faites en Angleterre et dans nos co-provinces pour avancer la formation d'un chemin de fer entre Halifax et Québec, avec le projet de le prolonger de manière que les habitans de l'Amérique britannique puissent avoir une communication commerciale prompte et sûre avec le Royaume-Uni dans toutes les saisons de l'année, par un port situé dans les limites de leurs propres territoires.

2. Que les citoyens de Québec uniront cordialement tous leurs efforts à ceux qui seront faits pour effectuer avec promptitude le chemin de fer projeté.

3. Que le chemin de fer projeté tout en facilitant les relations commerciales, aura l'effet d'ajouter beaucoup à la sûreté de ces provinces comme partie de l'empire britannique; et qu'il est en conséquence à désirer que la ligne en soit tracée le plutôt possible, par des hommes de science d'une réputation bien établie, avec le concours du gouvernement impérial.

4. Qu'il soit présenté à Son Excellence le gouverneur-général une humble adresse, signée par le maire de cette ville, au nom de cette assemblée, avec copie des présentes résolutions, priant Son Excellence de vouloir bien en soumettre le sujet à la considération du gouvernement de Sa Majesté, et faire telles autres démarches que Son Excellence croira les plus convenables pour le succès de l'entreprise.

5. Qu'il soit nommé un comité pour correspondre avec les compagnies formées ou qui pourront l'être en Angleterre pour du dit chemin de fer, et avec les comités, les corps publics et les particuliers dans ces provinces, pour la réalisation des vues de cette assemblée, et que le dit comité fasse rapport de temps à autre de ce qu'il croira pouvoir contribuer à cet objet.

6. Que le maire de Québec, le président de la chambre de commerce, les membres de la législature résidants dans la ville et le district, avec les honorables A. W. Cochran, Henry Black, Louis Panet, William Sheppard, et M. W. Price, H. LeMesurier, R. Cassels, A. Simpson, N. Freer, F.-X. Methot, G. Turgeon, J. Jones, T. C. Lee, D. Burnet, G. B. Symes, J. Gilmore, J. E. De Blois, James Tibbits, J. Gillespie, J. Chouinard, T. Lloyd, H. J. Noad, V. Tétu, I. R. Ekart, H. Atkinson, E. Bacquet, P. Langlois, G. O. Stuart, E. Clarkemeyer, J. G. Tourangeau, H. Pemberton, F.-X. Paradis, J. B. Forsyth, C. Langevin, J. Gethings, J. Bonner, E. Ryan, J. McLeod, A. Laurie, J. Légaré fils, J. Dorval, G. H. Parke, W. Stevenson, H. Patton, H. Burstall, et James M'Kenzie (de la Pointe-Lévi), composent le dit comité.

Noms des Personnes à qui la circulaire a été envoyée.

DANS LE ROYAUME-UNI.

London — Robert Gillespie, le très-honorable Ellice, G. Pemberton, R. Carter, G. Forsyth, J. Aulejo, R. Harrison, G. Norman, Geo. Hudson, M. P., MM. Glyn, Halifax, Mills et Cie., W. Chapman, E. H. Chapman, MM. Reed, Irvine et Cie., écuyers, le très-honorable lord-maire, W. Bridges, Secrétaire du comité provisoire.

Liverpool. — Le maire de Liverpool, MM. Fielding frères, Duncan Gibb, écr., MM. Gibb, Bright et Cie.

Le maire de Manchester.

DANS L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE.

Halifax, Nouvelle Ecosse. — L'honorable H. H. Cogswell, le président de la chambre de commerce, le maire d'Halifax, Son Excellence le vicomte Falkland, G. G. C. H. — Saint Jean Nouveau Brunswick : le président de la chambre de commerce, le maire de Saint-Jean. — Fredericton : Son excellence Sir W. Colebrooke, l'honorable J. J. Saunders — Saint-Jean de Terre-neuve : Son Excellence sir John Harvey, K. C. B. — Ile du prince Edouard : Son Excellence sir H. V. Huntley, l'honorable T. H. Hariland

Le maire de Montréal. Le président de la chambre de commerce de Montréal. Le maire de Kingston. Le président de la chambre de commerce de Kingston. Le maire de Toronto. Le président de la chambre de commerce de Cobourg. J. Laurinon, écuyer, London. Le colonel Prince, M. P. P., Sandwich. Le docteur Dunlop, M. P. P., Guelph. Le capitaine Vidal, de la marine, royale, Sarnis. L'honorable James Gordon, Amherstburg. L'honorable E. Hale, Sherbrooke. L'honorable A. N. Morin, M. P. P., Montréal. R. Christie, écuyer, M. P. P., Québec. J. A. Taschereau, écuyer, M. P. P., do. E. P. Taché, écuyer, M. P. P., Plislet. Charles Casgrain, écuyer, Rivière Ouelle. L'honorable A. Dionne Kamouraska. L. Bertrand, écuyer, M. P. P., Ile Verte. L'honorable M. P. De Sales Laterrière, M. P. P., Eboulements. A. Turgeon, écuyer, Bellochasse.

Les éditeurs de journaux favorables à l'entreprise sont priés de publier une fois cette adresse. *Journal de Québec.*

DOM FULGENCE

M. de Belval avait deux fils : l'un, d'un premier lit, s'appelait Fulgence, et Félix, né d'un second mariage, avait presque vingt ans de moins que son frère, Fulgence, jeune encore, était entré aux Chartreux, et la grande révolution put seule l'arracher à la solitude du cloître. Il émigra avec son père, dont l'âge très-avancé ne put soutenir l'ennui de la terre ; et Fulgence il mourut à Munich. Dom Fulgence se retira dans un couvent de la ville ; mais, après dix ans d'expatriation, il sentit le besoin de revoir sa patrie, d'embrasser son frère, et de demander si sa sœur Chartreuse de Lorraine pourrait remède de ses cendres.

Madame de Belval, n'ayant point émigré, avait sauvé sa fortune du séquestre, parce qu'elle était séparée de bien avec son mari ; vivant presque ignorée dans sa terre de Touraine, elle y éleva son fils dans d'excellents principes, mais avec peu de lumière et d'instruction. Félix accoutumé à la vie champêtre ne regretta point des plaisirs qu'il ignorait ; la nature l'avait doué de goûts simples et modestes ; et jamais peut-être n'eût-il été à Paris, si son mariage avec une jeune veuve des environs ne l'avait forcé de faire ce long voyage. Il regretta peu le séjour de Belval, car sa mère, sa mère chérie, venait d'y terminer ses jours. L'âme entière de Félix avait été ébranlée par ce coup imprévu. Il aurait pu dire avec saint Augustin ; " La maison paternelle me rappelle sans cesse ma douleur et mon malheur. Tout ce qui m'était doux quand je pouvais le partager avec celle que j'aimais, me devient un supplice de puis que je l'ai perdue. Mes yeux la cherchent partout et ne la trouvent nulle part, tout ce que je vois m'est en horreur, parce que je ne la vois pas. Quand elle vivait, quelque part que je fusse, tout me disait : *Vous l'allez voir*. Rien ne me le dit plus. Je suis malheureux, et on l'est toujours dès qu'on se livre à l'amour des choses qui passent. Je ne puis soutenir le poids de mon cœur déchiré et ensanglanté." Tels étaient les regrets de Félix ; son mariage vint y faire diversion, trop tôt diversion peut-être. Jenny, riche, bonne, aimable, aimait le plaisir avec passion. Contrariée dans ses goûts par son premier mari, dont la jalousie augmentait la sévérité qui lui était naturelle, Jenny avait passé sa jeunesse, soit à la campagne, soit dans une petite ville de la Touraine. Devenue veuve et orpheline presque en même temps, elle se trouvait maîtresse d'une fortune considérable qu'elle brûlait du désir de dépenser à Paris. Bientôt elle y fut installée dans le vieil hôtel de son père ; mais bientôt aussi le vieil hôtel prit l'aspect le plus riche et le plus élégant. C'est un mérite à Paris d'être riche ; ce mérite attirera donc beaucoup de monde chez le jeune ménage, et ce qui mit le comble à sa célébrité fut l'acquisition d'un excellent cuisinier.

Les plaisirs se succédèrent si rapidement à l'hôtel Belval, que

Félix, étourdi, fatigué, demanda grâce à sa femme. Celle-ci répondit à ces doléances par de grands éclats de rire, et avec des manières moitié railleuses, moitié tendres, elle l'entraîna de nouveau dans le tourbillon. Si ce tourbillon ne fut jamais un plaisir pour Félix, il lui devint peu à peu une habitude nécessaire. Comme il n'avait aucun sentiment des arts, peu de goût pour la littérature, il ne trouva rien de mieux, pour faire quelque chose dans ce monde, que de s'étudier à avoir les plus beaux chevaux de Paris, et la table la plus délicatement servie. Avoir une excellente table et ne pas de venir gastronome (j'allais dire gourmand), est chose impossible.

La vie de M. et madame de Belval s'écoulait donc dans cette monotonie mouvante qu'on est convenu d'appeler plaisir, lorsqu'un jour Félix entra chez sa femme, une lettre à la main, et lui dit : " Quel bonheur, ma chère ! mon frère m'écrit qu'il rentre en France, et me demande l'hospitalité. Je vais lui faire préparer un appartement ici. — *Loger Dom Fulgence ici ?* — *Qu'est-ce qui en cela vous étonne ou vous afflige ?* — *C'est que...* assurément je respecte beaucoup votre frère, mais franchement, que ferons-nous d'un Chartreux un jour de bal, de concert ? — *Ces jours-là il restera chez lui.* — Et les autres jours il viendra nous assommer de sermons.... Je le vois d'ici avec sa figure pâle, austère, sa tristesse des tombeaux, nous prêcher la mort comme moyen de nous tenir en joie. — *Si mon frère n'est pas changé par l'âge et le malheur, vous le trouverez gai et d'une égalité d'humeur qui en fait le plus heureux et le plus aimable homme du monde.* — *Tu, gai comme le grand Chartreux.*"

A huit jours de là, arriva un beau matin un homme de cinquante ans, grand et fort, un peu maigre peut-être, mais ayant une figure de santé où respirait un calme si doux, si bienveillant, qu'il gagnait les cœurs au premier aspect : c'était Dom Fulgence.

M. et madame de Belval étaient à déjeuner avec de nombreux amis lorsqu'on l'annonça. Félix se jeta en pleurant de joie dans les bras de son frère ; Fulgence répondit à ses caresses par l'effusion de la plus vive affection. Il fut aussi parfait pour Jenny. Celle-ci, tout effrayée d'abord de se trouver face à face avec un Chartreux, qui dans son opinion, devait être plutôt l'homme de l'autre monde que de celui-ci, ne l'eût pas observé cinq minutes qu'elle s'écria fort gauchement : " Mais mon Dieu, mon frère, vous ressemblez à tout le monde : vous nous parlez des choses d'ici-bas ; vous riez, vous êtes curieux comme nous pauvres mortels, et vous voulez savoir ce qui nous est arrivé, si nous sommes heureux ? Et moi, je croyais un Chartreux mort à lui et aux autres. — Permettez-moi de vous le dire, ma sœur, vous vous trompiez : plus l'homme renonce à soi-même plus il devient sensible aux liens de la famille ; que dis-je ? plus il aime la grande famille du genre humain. Notre divin maître aimait ses frères, aimait Lazare ; ainsi, je puis me permettre d'aimer Félix et sa chère Jenny, et j'use largement de la permission. — Puisqu'un Chartreux est aimable comme un homme du monde, il faut aussi qu'il mange comme tout le monde : mettez-vous à table, et de jeûnez avec nous. — Volontiers, car je meurs de faim. — Voulez-vous du poulet ? — Non, voilà des légumes dont je m'arrangerai fort bien." Dom Fulgence mangea de grand appétit, mais rien de gras, et deux plats composèrent son déjeuner. — *Quoi, vous faites maigre ?* — *Toujours.* — *Mais cela vous tue ?* — *Vous voyez que cela tue lentement : voilà vingt-cinq ans que je n'ai pris un bouillon, ni mangé une bouchée de viande, et ma santé est si parfaite, que je ne la troquerais pas contre celle d'un jeune homme.* — *Eh bien ! nous, au contraire, depuis un an nous éprouvons mille malaises, malgré nos consommés et nos viandes succulentes.* — *Je crois qu'au lieu de dire malgré, vous pourriez dire à cause de vos consommés.* Mais le carême va commencer ; essayez du maigre ; non pas d'un maigre, ajouta le Chartreux en riant, assaisonné au vin de Champagne et truffé sur toutes les coutures, et vous verrez que vous vous en trouverez bien. — *Nous ! faire maigre ! maigre avec mes irritations nerveuses, mes insomnies ! impossible.* — *Et le jambon, et cette crème au marasquin, et ce café vous conviennent-ils mieux ?* — *Cela soutient les forces.* Si vous saviez mon frère, combien elle est fatigante cette vie de Paris ? Veiller, courir, remplir vingt devoirs de politesse dans une seule journée : on n'a pas d'idée de cela. Allez donc vous mettre au lait et à la salade après un hiver où l'on n'a pas eu le temps de respirer. — *C'est impossible, s'écrièrent tous les convives.* — *Et toi, Félix, est-ce que tu te résignes à subir ce supplice d'amusements quotidiens ?* — *J'aurais voulu m'y soustraire, et franchement je me portais mieux à Belval qu'ici, malgré le carême que j'y faisais en toute rigueur.* A présent je ne pourrais plus le supporter : mon estomac est devenu si délicat, ... — *Ah ça, c'est une plaisanterie ; tu parles de ta délicatesse en dévorant la moitié d'un pâté.* — *C'est un caprice de mon tempérament.* Je digère du pâté, et une cuillerée d'épinards, un œuf à la coque

me donnent une indigestion, des migraines horribles.—Je te demande pardon de rire de tes migraines, c'est qu'elles me rappellent un bon Allemand qui avait le maigre en horreur. Il consentait cependant à observer l'abstinence le vendredi; mais si on lui servait des haricots, il jetait les hauts cris... Des haricots! la chose la plus indigeste! On voulait donc l'étouffer! il serait bien fâché d'en manger un seul... Le dimanche arrivant, et avec le dimanche un gigot sur des haricots. Gigot, haricots, tout était englouti à la minute par notre homme, et cela sans qu'il fit entendre la plus petite médian- ce contre l'innocent légume qu'il attaquait la veille avec tant de fu- reur... Voilà de ces capitulations d'estomac que je ne comprends pas mieux que certaines capitulations de conscience. Allons, mes amis, voilà qui est dit, vous essaieriez du carême, vous ne danserez pas, vous ne veillerez pas; et à Pâques vous serez en parfaite san- té." *A continuer.*



BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL DE MILICE,
Montréal, 6 janvier, 1846.

ORDRE GÉNÉRAL,
SON EXCELLENCE l'Administrateur du Gouvernement ayant été informé que plusieurs Officiers de Milice dont les nominations ont été dûment publiées avant l'assomption de Son Excellence Lord Metcalfe, aux reines du gou- vernement, n'ont pas encore reçu leurs commissions, il lui a plu d'ordonner aux Officiers commandant des corps, de fournir immédiatement des listes de tels Officiers dans l'ordre de leur nomination, spécifiant avec toute la préci- sion possible la date de chaque nomination.

Par ordre,

A. GUGY,
Col. et Adjd. Gén.

BUREAU DES PERTES DE 1837-38, BAS-CANADA
Garde-robe de l'Assemblée Législative.

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législa- tive, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit : à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

A être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publics du Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre.—30 décembre.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

Livres
A L'USAGE DES
ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,
A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usa- ge des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre **A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MAR- CHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.**

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

ORNEMENTS D'ÉGLISES.
ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Eglise, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Eglise.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE
(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)
— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,
UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

“ “ “ avec croix sur fond d'argent bruni, (lui- sant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILARD, No. 5, Nassau St. New-York.

ATELIER DE RELIEUR.



CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBL en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les pré- ventionnement qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MAR- CHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MA- GASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI : —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordre- qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PAR TAGE des OUVRAGES. CHAPELEAU & LAMOTHE.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique.—Prix, 5 shellings la douzaine; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des MÉ- LANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE,